

A LA MEMOIRE
du
Lieutenant-Colonel HEBERT
tué devant Reims, le 8 janvier 1915
du
Lieutenant-Colonel DE LAMIRAULT
tué devant Verdun, le 8 juin 1916
des
Officiers, Sous-officiers, Caporaux et Soldats
du
347^e Régiment d'infanterie
tombés au Champ d'Honneur
pour la France

Avant-propos

La création de régiments de réserve, correspondant aux régiments régionaux avait été décidée à la veille de la guerre. En juin 1914, l'organisation du 347^e était accomplie. Si improvisée qu'ait été cette création, elle eût donné un corps comparable au régiment actif, qui fournissait son noyau, si le 347^e eut été formé des anciens soldats du 147^e entraînés et formés à la dure école des troupes de l'Est. Mais ces derniers avaient été affectés à leur libération aux régiments subdivisionnaires de leur région de recrutement. Aussi, les commandants de compagnies, presque tous anciens officiers du 147^e, ne reconnurent-ils dans la foule des mobilisés que quelques centaines des hommes qu'ils avaient formés.

La masse des rappelés, incorporés au 347^e, était constituée de gradés pleins de bonne volonté, mais la plupart inconnus, et de soldats venus en assez grand nombre des Bataillons d'Afrique, des insoumis amnistiés, des disciplinaires réhabilités.

Amalgamer ces éléments disparates était une tâche ardue. On y parvint cependant et tout l'honneur en revient aux cadres, presque tous Ardennais passés par le 147^e au 347^e, groupés autour du chef, dont l'inébranlable ferment et l'inlassable sollicitude ont formé le régiment et soutenu si merveilleusement le moral de tous, dans les premières épreuves : le Colonel CLAUDON.

Historique du 347^e Régiment d'infanterie

Premières journées.

Les premières marches de concentration amènent le 347^e dans la région ouest de Mézières, où la division (52^e de réserve) se concentrait derrière la Meuse à Renwez. Les éléments déjà rassemblés étaient les 49^e «et 58^e chasseurs, les 245^e, 291^e et 320^e régiments d'infanterie. Le 348^e maintenu à Givet, ne devait rejoindre que le 4 septembre. La division était bientôt employée à la garde de la ligne de la Meuse, dont les ponts étaient en partie détruits. Le 6^e bataillon du 147^e est placé à Joigny (22^e Cie) et à Devant Nouzon, faubourg sur la rive gauche de la ville industrielle de Nouzon. La mise en état de défense de cette rive, activement poussée, bientôt complète dans le faubourg, est difficile dans la côte rocheuse, le pic ne peut entamer la pierre grise des Ardennes.

Bataille de Gédinne.

Le 22 août, le Général de division jette au-delà de la Meuse 2 colonnes, en soutien des troupes françaises engagées au nord de la Semoy, que le 3E47^e, colonne de droite, franchit à Hautes-rivières. Reçu avec transports par la population, le 6^e bataillon prend position sur les hauteurs au nord, le Colonel se porte avec le 5^e bataillon au nord de Linchamps.

Sur un front étendu, la canonnade et la fusillade sont continues. En arrière de Gédinne, Louette St Pierre, Louette Notre Dame, on voit arriver, hagards, les habitants dont les maisons brûlent.

Sans avoir à intervenir, le 347^e assiste aux péripéties de combat. Jusqu'après la nuit tombée, les rafales d'artillerie et de mousqueterie se succèdent, coupées par des clameurs d'assaut, des sonneries de la charge, surtout vers Gédinne.

A ce moment les bruits d'un violent combat d'infanterie se font aussi entendre à l'ouest : le 245^e, tête de notre colonne de gauche, vient seulement d'atteindre Villarzie quand il est attaqué de tous côtés par des troupes cyclistes ; il se dégage, non sans pertes.

Le 347^e se maintient en position.

Par ordre, à 3 h du matin, il regagne par Montherme ses positions sur la Meuse.

Journée du 25 août 1914 - Combat de Nouzon

Une patrouille d'une vingtaine de cavaliers allemands venant de l'est, entre dans Nouzon. Tout semble vide de troupes françaises, même la rive gauche, où toutes les barques ont été ramenées. Les hussards noirs mettent pied à terre devant la poste. 2 officiers y entrent. Sur l'ordre du Colonel CLAUDON, une section (Lieutenant TRANCHERE) passe la Meuse en barques pour cerner les issues de la place.

Mais la joie bruyante de la population trahit ce mouvement ; les cavaliers prussiens s'enfuient à une allure folle, les 2 lieutenants faits prisonniers, un hussard et un officier de génie, sont envoyés à Mézières.

Vers 10 h du matin, les observateurs signalent de nombreuses troupes ennemies à la lisière de tous les bois ; ces troupes pénètrent dans Nouzon, se postent dans les maisons, filtrent jusqu'au remblai de la voie ferrée qui longe la rive droite de la Meuse.

L'ennemi dirige une fusillade intense sur les points d'observation possibles : le clocher, où veille le Colonel CLAUDON, les tranchées peu profondes tracées dans le roc de la côte, surtout l'entrée du pont dont le tablier, brisé au milieu, plonge dans le fleuve sans être immergé et permet le passage. La caisse d'un chariot rempli de graviers abrite mal une escouade que le Sous-lieutenant LAURANS a tenu à commander lui-même, donnant un de ces exemples dont ses camarades (St-Cyriens, Croix du Drapeau) sont si prodigues. Debout à tout instant, à 60 mètres de l'ennemi, malgré l'ordre donné et réitéré par un de ses chefs, présent près de là, il était bientôt traversé de part en part par une balle.

Vers 17 h, l'ennemi cesse le feu et disparaît.

Le 6^e bataillon n'avait perdu que 3 tués, nous n'avions répondu que peu, mais avec précision : près de 80 cadavres allemands durent être ramenés par les habitants. Dans la nuit les troupes de la division rompent par la gauche pour être d'abord placées à l'ouest et au sud-ouest de Mézières (6^e bataillon : Bois de Prix, 5^e bataillon : Warcq, Villers Semeuse).

Bataille de Sedan : 27 au 28 août.

La division se porte par Elan, Sapogne, Hannogne sur la Croix Piot et la Marfée. Maintenu, presque sans pertes, en 2^e ligne à Hannogne, le 347^e est porté à 8 h du soir à St Aignan sur Bar, qu'il quitte à 9 h du matin, le 29, pour gagner Bouvellemont, après une marche extrêmement pénible.

Alerte de St Loup Terrier

Les ordres prescrivait pour le lendemain le passage de l'Aisne, en retraite par Givry : le 347^e en arrière-garde (départ à 2 h du matin). Mais dès 6 h du soir, le 291^e se croyant menacé, à St Loup Terrier, par une grosse avant-garde ennemie, qu'il évalue à un régiment, réclame l'aide du 347^e qui, partant aussitôt, va bivouaquer auprès du 291^e.

Combat d'Ecordal

L'alerte passée, la marche reprise, la queue de la colonne de division parvient à Ecordal à 4h30, quand arrive du haut commandement l'ordre de reprendre immédiatement la marche offensive vers le Nord.

Au même moment une violente fusillade éclate dans cette direction ; mêlée de clameurs et de sonneries de « Cessez le feu » étrangement voilées. Un bataillon du 247^e, attaqué au moment où il quittait son cantonnement, coupé de toute liaison, se fraie péniblement un passage.

La 103^e brigade marche à l'attaque ; le 347^e à gauche, pivot de la manœuvre, 291^e à droite, aile marchante ; une partie de ce régiment avance énergiquement, soutenu à sa gauche par le 6^e bataillon. L'ennemi dont certaines sections se sont coiffées des manchons bleus des soldats du 247^e, combat avec acharnement.

A notre gauche, le 5^e bataillon défend avec la plus belle fermeté un ensemble de maisons (l'écart dit « les Aisements ») dont la principale est la ferme de « la Luloterie ».

Le Colonel CLAUDON, le Commandant HEBERT parcourent la ligne de feu où les pertes sont cruelles. Elles deviennent telles que la 19^e Cie doit évacuer « la Luloterie » d'où le Capitaine DEVERRE sort le dernier sous les rafales de balles qui abattent 4 hommes à ses pieds.

Mais le Colonel CLAUDON a pu, un instant avant, donner d'heureuses indications à nos batteries : un tir de barrage fauche la 2^e ligne ennemie.

Sous l'impulsion du Colonel CLAUDON, du Commandant BRACONNIER, des Capitaines MEDINGER et BOMPARD, dont l'attitude magnifique pendant tout le combat a enthousiasmé le bataillon, les 21^e et 24^e Cies se jettent à l'assaut de la ferme avec la 1^{ère} section de mitrailleuses, y entrent à la baïonnette et s'emparent de nombreux prisonniers, beaucoup de blessés dont un officier, et 2 sous-officiers indemnes.

Sur un nouvel ordre de retraite, le régiment se retire, couvert par la 23^e Cie. Son chef, le Lieutenant de réserve ARMELIN, le bras brisé par une balle, a voulu garder le commandement, malgré l'insistant conseil du Colonel CLAUDON, jusqu'au moment où une seconde balle le traverse de part en part.

Privée de tous ses officiers, de $\frac{3}{4}$ de ses effectifs, la 23^e Cie fut dissoute.

Les premiers éléments du régiment avaient gagné Attigny le long du remblai de la voie ferrée. Les 3 dernières compagnies, réduites à 400 hommes au plus, sont dirigées de Givry sur Mesnil-Annelles. C'étaient encore 14 km à faire dans la nuit le long des routes encombrées de voitures, par une troupe épuisée de fatigue : depuis 3 jours, avec

seulement 6 h d'arrêt à St Aignan, 4 à Bouvellemont, on avait constamment marché ou combattu.

Parvenus à Mesnil Annelles à 9 h du soir, sachant l'Aisne d'ailleurs guéable, franchie sur bien des points par l'ennemi, le Colonel CLAUDON reçoit des renseignements précis et alarmants : les habitants du pays, les mieux informés, les plus sûrs, annoncent que les cantonnements voisins, cernés, viennent d'être envahis par l'ennemi. Toutes les routes sont couvertes de fourgons, caissons, canons fuyant dans la nuit à une allure désordonnée.

Déterminé à passer coûte qu'il coûte avec les hommes qui lui restent, le Colonel, ne veut pas faire courir au drapeau les hasards d'une percée de nuit ; à 2 h du matin, le drapeau fut brûlé.

Le lendemain, le régiment réuni à Bignicourt, forme arrière-garde de la division, la retraite continue par Pont-Faverger, le fort de la Pompelle, Verzenay, Champigneulles, Pierre-Morains, Cauroy.

Le 2 septembre, le Colonel CLAUDON, nommé au commandement de la 104^e brigade, quitte le régiment.

La 52^e division est rattachée à la 9^e Armée.

Bataille de la Marne septembre 1914

Le 6 septembre enfin la retraite s'arrête., le 347^e est placé en 3^e ligne au lieu dit « le Champ de bataille » au sud de Bannes et de la pointe est des marais de St Gond, à 2 km environ au nord-ouest de Fère Champenoise, derrière la division marocaine (1^{ère} et 2^e ligne).

Les 19^e et 20^e Cies, réserve de brigade, à 600 m environ plus au sud. Peu de pertes.

Le 7 au matin, le régiment est porté à 1 km plus à l'est, face à la « Grosse ferme » et à la « Petite ferme », en 3^e ligne, derrière les régiments bretons (1^{ère} et 2^e ligne).

Toute la journée, la bataille fait rage comme la veille : les Bretons tiennent admirablement.

Non engagé, le 347^e subit d'incessantes rafales d'artillerie et fait de grosses pertes.

Pourtant, vers 10 h du soir, le feu a presque complètement cessé devant nos lignes, intactes.

A 4 h du matin, le 8, nos lignes sont toujours en place, calme absolu.

Depuis les communications rassurantes de la nuit, les troupes du 11^e corps n'ont plus donné signe de vie. Dès le matin quelques coups de feu ; le Capitaine MEDINGER qui veut se rendre compte par lui-même de ce qui se passe, se porte en avant, inquiet de cette tranquillité anormale. Il se dresse sur le sommet de la croupe tenue par sa compagnie, tous ont l'œil sur lui.

Les régiments bretons ont disparu : à quelques pas, déployées pour l'attaque au petit jour, les masses allemandes sont là. Instantanément éclate une fusillade furieuse, fauchant la ligne française.

La cuisse traversée, toute sa liaison tombée, le Capitaine se redresse, mais s'abat aussitôt, frappé au cœur.

Après une lutte acharnée, les débris de la 24^e Cie se replient ; à côté d'elle, la 21^e Cie a brûlé toutes ses cartouches et perdu la moitié de son effectif. A la tête des 17^e et 18^e Cies, le Commandant BRACONNIER arrête la poursuite, puis retraite pas à pas, face à l'ennemi. Longtemps, à l'ouest de la route de Fère-Champenoise à Bannes, ces compagnies tiennent en respect, pendant que plus au sud, les 19^e et 20^e Cies, réserves de brigade, soutiennent un combat furieux où tombe la moitié de leur effectif et tous les officiers, sauf le Capitaine LINARES.

A 2 h de l'après-midi, par une chaleur accablante, tout ce qui reste du 347^e est rassemblé sur les pentes sud du Mont-Août, l'ordre est donné de se porter, en 3 colonnes, l'ouest à

l'est, à la cote 161 (gare de Fère Champenoise).

La colonne du centre : 245^e et 347^e par « le Puits » ;

La colonne de droite : 348^e en tête le long de la voie ferrée ;

La colonne de gauche formée d'éléments du 9^e corps (290^e, 135^e) par le nord du bois.

La colonne du centre doit régler son débouché des bois sur l'attaque du 348^e.

Parvenus à 6 h du soir à la pointe du Bois du Puits, le 347^e y rejoint le 245^e (Commandant BATAILLE). Celui-ci ne pouvant prendre liaison avec le 348^e veut différer l'attaque craignant pour sa droite.

Devant ces hésitations, le Commandant HEBERT commandant le régiment passe en 1^{ère} ligne, entraînant le 245^e à l'attaque.

Après une vigoureuse préparation d'artillerie, les deux régiments se déploient admirablement, gravissant sans arrêt les pentes sous une violente fusillade et des jets de bombes ; la ligne ennemie plie tout entière, vigoureusement poursuivie. La 19^e Cie (Sous-lieutenant MILLARD) et des fractions du 245^e (Lieutenant BIENFAIT) pénètrent dans la ville où l'on entend la fuite affolée des batteries allemandes.

Mais les 2 régiments bien réduits sont trop en flèche ; à 11 h du soir, ils reçoivent l'ordre de bivouaquer à Connantré et la mission d'en défendre, le lendemain, les approches (boqueteaux à 1.200 m est, côte 117).

Journée du 9 septembre

Le 9, vers 6 h, d'épaisses colonnes allemandes débouchent de Fère Champenoise, appuyées par de violentes rafales d'artillerie.

A la lisière des bois, les fantassins de la 52^e division arrêtent net les attaques que l'ennemi renouvelle avec acharnement pendant 3 h. Mais, au sud de la voie ferrée, le 11^e corps, dont l'arrivée est annoncée d'heure en heure, n'apparaît pas.

Exposée en terrain complètement découvert à d'incessantes rafales d'artillerie, menacée d'être débordée, l'extrémité de notre ligne refuse la droite, puis s'accule à la lisière du village et du château de Connantré (Capitaines LINARES du 347^e, KISTEMANN du 291^e) et y résiste magnifiquement.

Mais le reste de la ligne est découvert et pris d'écharpe et d'enfilade par l'ennemi qui s'est glissé le long du remblai de la voie ferrée.

La retraite, pied à pied, coûte de grosses pertes. Mêlée au 347^e, la compagnie du Génie, intacte jusqu'à ce jour, perd 4 officiers sur 5 et les $\frac{3}{4}$ de ses sapeurs.

L'ordre parvient d'empêcher l'ennemi de déboucher de Connantré.

Le Commandant GRAVIERES du 348^e a été désigné par le Général commandant la brigade comme commandant de l'arrière-garde, mais le Commandant HEBERT, commandant le régiment ne veut laisser cet honneur à personne et tient à rester le dernier au feu.

Secondé par les Commandants GRAVIERES et BRACONNIER, il dirige la manœuvre que les troupes exténuées, il est prêt de midi, exécutent admirablement.

Les Cies CITERNE et CHAMPION du 347^e, le bataillon KISTEMANN du 291^e barrant la route de PLEURS à 200 m de la sortie de Connantré, brisent, par un feu merveilleusement précis, toutes les tentatives de débouché des masses allemandes. Vers 2 h de l'après-midi, l'ennemi cesse tout effort, nos troupes reçoivent alors l'ordre de « se rassembler » à Pleurs. Elles s'y couvrent par une compagnie de grand-garde (22^e Cie).

Il est 4 h, tous sont à bout de forces.

Nouvel ordre d'attaquer sur Fère Champenoise, par Linthe et Connantré.. Le régiment s'ébranle, et passe en tête de colonne. Les autres corps n'ont pu encore se rassembler complètement. Le régiment bivouaque en colonne double au sud de la ferme de Ste Sophie où l'officier d'approvisionnement, avec une heureuse audace, vient distribuer un repas chaud devant l'ennemi.

Journée du 10 septembre

Le 10 septembre à 4 h et demie, on traverse la station de Connantré évacuée, mais pleine de blessés allemands dont plusieurs sont porteurs de balles explosibles. La marche se poursuit par le même champ de bataille du Puits, de Fère Champenoise, refoulant les dernières troupes de l'ennemi. Que de morts français étendus là, leur fusil brisé auprès d'eux. Les morts ennemis ont été, pour la plupart trainés dans les entonnoirs et couverts de terre.

La route de Fère Champenoise à Bannes, celle de Fère Champenoise à Morains le Petit et Ecury le Repos sont couvertes de cadavres à la face noircie et tuméfiée.

On retrouve au passage les disparus des jours précédents. Tous sont là : morts, surtout des soldats des Ardennes que l'on reconnaît. Sans arrêt, le régiment s'enfonce dans les bois, à la poursuite de l'ennemi.

Morains le Petit

Soudain la colonne se heurte à une arrière garde saxonne établie entre Morains le Petit et Ecury le Repos. De front, d'écharpe, à droite, une grêle de balles. Attaque directe, tentatives de déborder l'ennemi échouent, coûtant des pertes cruelles. Le Commandant BRACONNIER, le Capitaine BOMPARD, sont grièvement blessés en première ligne : près de 200 officiers et soldats sont tombés devant un ennemi invisible à moins de 100 m dans une tranchée rase, datant du commencement de la bataille.

Nos batteries de 75 couvrent d'obus l'adversaire, enfin repéré : la nuit tombe, mais plusieurs tentatives d'attaque sont fauchées par les mitrailleuses ennemies. Obstinés, le Commandant HEBERT et ses soldats bivouaquent côte à côte avec les morts. Au jour, la tranchée ennemie, remplie de cadavres, n'est plus défendue.

Réduit au tiers de son effectif, le 347^e avait plus encore souffert dans ses cadres : au 10 septembre, 4 officiers sur 5, 3 sous-officiers sur 4 étaient tués ou grièvement blessés, et aussi presque tous les anciens soldats du régiment, Ardennais pour la plupart dont l'abnégation fidèle avait dans ces dures journées maintenu l'honneur du régiment.

Après plusieurs mouvements en soutien des troupes de poursuite (St Mard, Ruffy, Aulnoye sur Marne, Billy le Grand, Mourmelon, Courmelois, Verzy) le 347^e, porté sur Reims, y parvient le 18 au petit jour sous un violent bombardement et relève, dès le soir, les troupes de poursuite (1^{er} corps) arrêtées à la lisière même de Reims (ligne du chemin de fer de Châlons).

Reims - 18 septembre

[le 347^e] prend part les jours suivants aux attaques qui permettent de dégager les abords immédiats de la ville, en particulier au Linguet, mais sans pouvoir gravir les pentes des massifs de Brimont et de Berru – Nogent l'Abbesse.

Les troupes se figent sur leurs lignes, à peine creusées, faute d'outils. Le jour, tout ce qui bouge est canonné, souvent par des obus de 155 laissés dans les forts de Reims, la nuit, une continuelle fusillade rasant le sol, prend à tout instant une folle intensité. L'ennemi, à portée de voix, use constamment de sa connaissance du français pour tromper et énerver les hommes.

Dans la nuit du 3 au 4 octobre, sur un front de 500 m, une ligne d'attaque ennemie surgit brusquement, jetant des « boules lumineuses » et poussant de longs hululements.

Prise de panique, la 1^{ère} ligne reflue affolée ; seule une demi-section (Sergent-major MORCLETTE) fauche d'un feu bien ajusté les ennemis qui viennent sur elle, puis prend d'enfilade toute leur ligne d'attaque. Le Capitaine LINARES, le Sous-lieutenant GUDE ont rallié la première ligne, ils la reportent en avant, dégagent les survivants de la section MORCLETTE, celui-ci grièvement blessé d'un coup de sabre, et rétablissent la ligne. 100 ennemis restaient sur le terrain, l'officier commandant l'attaque était pris.

Dès lors, la création de réseaux de notre côté et plus encore chez l'ennemi, vint entraver

ces tentatives.

Malgré des pertes continues, dues à l'obstination mise à renforcer, sous le feu, les travaux des premières lignes, un système complet de tranchées s'ébauche rapidement : tranchées continues, boyaux d'accès, lignes successives.

Recomplété à plusieurs reprises, surtout par des contingents bretons, le régiment est reporté à son effectif de guerre, et, parmi les renforts, d'anciens camarades du 147^e rejoignent après une blessure.

Endurcis par leur pénible existence, les hommes ont superbe aspect. Les soldats du 347^e donnent une impression toujours plus forte de cohésion disciplinée, due à l'inflexible énergie du Colonel HEBERT.

Attaque du Linguet – 7 au 8 janvier 1915

Désigner pour exécuter l'attaque, dans la soirée du 7 janvier après l'explosion d'une mine et une forte préparation d'artillerie, le 6^e bataillon pénètre à 22 h dans la première ligne et s'y étend sur une largeur de 600 m, sans pouvoir entamer la 2^e ligne. Toute la nuit, malgré une tourmente de neige, il se maintient, repoussant 6 assauts.

Le Linguet est le centre exact du demi cercle tracé par les batteries allemandes de Brimont à Berru par Witry.

Au point du jour, le tir concentré de ces batteries, en dépit des nôtres, fait pleuvoir, en 20mn, 2.000 obus sur le bataillon d'attaque, pris d'enfilade et par Brimont et par Berru. L'ennemi déclenche une furieuse contre-attaque qui réussit à prendre la 1^{ère} ligne à revers. Le bataillon perd près de 200 hommes dont plus de 120 tués. Pendant tout le bombardement, debout dans la tranchée de commandement, impassible au milieu des éclatements, le Colonel HEBERT est resté indemne.

Devant l'évidente impossibilité d'une nouvelle tentative au grand jour, sur un glaciais, devant un ennemi prêt et appuyé sur une position formidable, il prescrit d'arrêter l'attaque ; le tir de l'ennemi s'espaçant, il quitte le terrain quand il est tué par un des derniers obus.

Défense du secteur de Reims

Dès lors le front s'immobilise. Le renforcement, la transformation continue du secteur de Reims en font un des mieux organisés et défendus. Lors même de sa dernière avance (juillet 1918), l'ennemi ne put mordre sur l'ancien secteur du 347^e (Butte de tir).

Tantôt au Linguet, tantôt à Sillery, au Bois des Zouaves, le 347^e y connut les mêmes bombardements que le fort voisin de la Pompelle ; de continues patrouilles de nuit toujours angoissantes, souvent meurtrières, maintiennent l'esprit combattif de tous. Dans l'une d'elles fut tué un sous-officier de Jäger allemands dont les carnets de route prouvèrent l'assistance armée donnée par l'Allemagne à l'Autriche contre l'Italie, dès le début, avant la déclaration de guerre.

En mai 1916, la 52^e division passe sous le commandement du Général commandant les divisions de la rive droite de la Meuse, à Verdun, où elle arrive le 3 juin 1916.

Verdun – Juin 1916

Aussitôt le 347^e monte en ligne, le 5^e bataillon dans le sous-secteur de Thiaumont, le 6^e en réserve au ravin de Fleury. Le bombardement est continu. Les tranchées ont disparu dans le terrain bouleversé et sans cesse retourné par les éclatements.

Les pertes continues réduisent les sections, augmentant leurs intervalles, coupant les communications.

Grande attaque du 8 juin 1916 -Écrasement de la 1^{ère} ligne

Dans la nuit du 7, la 21^e Cie (Lieutenant DETRY) vient étayer la 2^e ligne ; les 3 Cies restantes du 6^e bataillon gagnent Fleury devant Douaumont.

Le bombardement redouble d'intensité. Toutes les communications sont coupées. Vers 10

h du matin, abordées partout à l'improviste par les vagues d'assaut de toute une division allemande, les fractions déjà bien réduites se défendent désespérément ; une grenade tombe dans le poste du Chef de bataillon DEVERRE, fait exploser fusées et grenades, paralysant la demi-compagnie et la section de mitrailleuses de réserve. Le Capitaine-Adjudant Major DEGLAND est tué à la porte du poste. Le Commandant DEVERRE et les survivants, presque asphyxiés dans le poste où tout brûle, sont pris à la sortie. Disloquées, submergées, les fractions du 5^e bataillon résistent toujours. L'ennemi les dépasse, il parvient devant le poste du colonel et la Cie DETRY.

Défense du poste du Colonel

Sorti de son poste dès que la communication a été interrompue, le Colonel DE LAMIRAULT a fait compléter les défenses pour la résistance à mort. Ses pionniers sont l'élite du régiment. Déjà leur Sergent, MAZURE, est tombé en cherchant à rétablir la liaison. A son tour le Caporal sapeur ROGUIN est tué.

COULONVAL, leur Lieutenant, 2 fois blessé à l'arme blanche, en patrouille de nuit se multiplie, à ses côtés, AUBRY, le Lieutenant mitrailleur et BATTAGLIA, Officier mitrailleur du 348^e. Le calme, la magnifique attitude du Colonel galvanisent les siens.

Ecrasé d'obus, le poste est en même temps attaqué au fusil et à la grenade. Atteint d'une balle au cou, le Colonel tombe. COULONVAL, BATTAGLIA, l'Officier de liaison d'artillerie, sont blessés ; restent le Capitaine-Adjoint DELARUELLE, les Lieutenants DE ST-ROMAN et AUBRY. Deux fois de suite, les mitrailleuses mises en batterie sur le talus du poste sont broyées par les obus, les servants tués par les balles : la dernière maintient les assaillants qui sont à 50 m.

Le service de santé et les blessés qui sont dans l'abri s'emploient à charger les bandes : la résistance à outrance continue.

A droite la 21^e Cie combat avec une magnifique opiniâtreté. Ses 4 officiers sont tombés ; la mâchoire brisée par une balle, le Lieutenant DETRY commande toujours. Il n'a plus que 40 hommes sur 160, mais qui se battent comme des démons.

Au loin (dernière épave de la 1^{ère} ligne) complètement entouré, le Lieutenant mitrailleur FRELAT résiste encore. A 8 h du soir, ses dernières rafales s'abattent dans la masse ennemie qui assaille la 2^e ligne. Alors, c'est le corps à corps ; abattu à coups de crosse, il est pris.

Intervention du 6^e bataillon

Sans nouvelles, toutes liaisons rompues, le 6^e bataillon a envoyé sans relâche ses coureurs dévoués. 14 sont partis, 3 sont revenus blessés, 3 parvenus au poste du Colonel, y sont restés pour ordre, les autres sont morts.

Vers 6 h, sur l'ordre du Colonel BERNARD, commandant la brigade, le Commandant du 6^e bataillon organise la manœuvre de contre-attaque.

La seule zone d'accès possible est le revers de la côte nord de Fleury, suivi par 2 tranchées ébauchées, mais sur toute la longueur desquelles est réglé un tir de barrage intense. De plus les obus de 380 commencent à tomber sur Fleury.

Les hommes savent qu'ils vont secourir le Colonel. Cela suffit, et leur attitude magnifique émeut étrangement les officiers de liaison de la brigade qui se précipitent pour féliciter le Chef de bataillon.

A ce moment, la 1^{ère} ligne de toute la brigade, du Bois de la Caillette à Thiaumont, est anéantie. Les débris des 3 Cies de 2^e ligne se font tuer sur place. Dans Fleury ne restent que 200 sapeurs et territoriaux. Les premières réserves sont à 2 km, en arrière (ravin du Bois de Fleury) : 3 Cies du 291^e qui arriveront à 9 h du soir (les 3 Cies du 348^e, au Faubourg Pavé).

Le bataillon glisse vers le nord au milieu des éclatements. Les hommes rampent dans la tranchée peu profonde, franchissant morts et blessés.

Des coups de feu éclatent dans le village : une soixantaine d'ennemis viennent d'y pénétrer ivres de fureur, de fatigue et d'éther. Les 2 dernières sections de la 23^e Cie (Lieutenant DE ROUCY) leur courent sus : ils se rendent. La progression au nord s'achève.

Sur 500 soldats, 200 ; sur 15 officiers, 12 sont tombés : le bataillon se redresse et rejoint, à la nuit tombée, au poste du Colonel, les pionniers et les débris de la 21^e Cie.

L'attaque ennemie échoue.

De l'avis du Colonel commandant la brigade, témoin de l'action, et de bien d'autres, nos soldats, ce jour-là, ont sauvé Verdun.

La dissolution du régiment réduit à 350 hommes et à 6 officiers subalternes (TR et TC compris) s'imposait, mais par un hommage voulu, le 6^e bataillon, en devenant le 4^e bataillon du 348^e, resta organisé et commandé par son dernier chef dans les journées des 8, 9, 10 juin, le Capitaine GUDE, un des héros de ces journées.

C'est sous les ordres de cet admirable officier, tué depuis à Ste Euphrasie (juillet 1918), qu'il prit part aux durs combats de Fleury dès le 23 juin, et valut plus tard (en septembre 1917) au bois « Le Chaume » une citation à tout le 348^e.

Aux 147^e et 347^e Régiments d'Infanterie

Poésie dédiée très respectueusement à
M. le Colonel REMOND
commandant le 147^e Rgt d'Infie
et à M. le Lieutenant Colonel HEBERT
commandant le 347^e Rgt d'Infie

L'un fut sublime à Yoncq, à Stenay, à Beaumont
Et l'autre à Ecordal, à Fère Champenoise
Se battit fièrement, sans flancher, comme [...]
Le premier [...], sans trêve, à la g[...]
Le second [...] le succès des Fran[...]
En prenant part à la bataille de la Marne
L'un et l'autre sont forts, plein de vaillance et gais
Car ils ont tous passé, chantant, sans une larme,
Par la Belgique, et par l'Ardenne... Et sans manger !
Ils ont passé, tout en chantant, près de Semeuse
Et sans dormir... Et sans prendre garde au danger
Ils se sont [...], superbes, dans la Meuse !
Ce sont les [...] Gens qui reviennent au [...]
L'her[...] de la France est l'apanage !
Un sang vermeil ne cesse de couler toujours
Chez nos enfants ne connaissant que le courage !
Loano et Goldberg, tout comme le Boulou
Sont les noms éclatants qui claquent dans la soie
Du Drapeau ! Ils apprirent à conserver jaloux
Le culte saint de la Patrie ! Et, dans la voie
Du sacrifice, on a vu les chefs se lancer
Pour être dignes des aïeux ! Dans la mêlée
On les vit sans regrets, vainement s'immoler !
Continuant ainsi, la brillante lignée !
Et l'on a constaté chez le simple soldat
Tant de douleurs, qu'il supportait dans un sourire,
Et tant d'efforts, qu'il fournissait sans être las,
Tant de beauté, de dévouement ! Que l'on peut dire
Que son nom sera béni longtemps encor
Pour tout ce qu'il a fait de splendide folie :
Son képi est orné d'une auréole d'or !

Dans la tranchée, auprès des bois de la Grurie
Et la [...] près de Reims, regardez les ces preux !
Stoïques [...] quant des obus et des [...]
Ecrasant l'ennemi, sans cesse plus nombreux
Qu'importe [...] pour eux, la mort [...] les rafales
Le devoir qui les guide leur commande : Il le faut !
Alors sacrifiant leurs beaux rêves de gloire,
Pour secouer le joug pesant comme un fardeau,
S'immolant eux aussi, ils gagnent la victoire !

Qu'ils s'appellent LANLAY, MEDINGER ou HENROT,
Ou [...] seulement d'humbles [...] de France
Tombés au champ d'Honneur ils sont morts en héros :
Leur nom est immortel ; leur nom est " Délivrance " !

Capitaine René THOREL
(pour l'historique du régiment)